

instant la mer, en lubrifiant pour ainsi dire les molécules d'eau, et cette manœuvre faciliterait peut-être le passage du navire entre les récifs.

Dick Sand ne voulait rien négliger de ce qui pouvait peut-être assurer le salut commun.

Toutes ces précautions prises, le novice revint prendre place à la roue du gouvernail.

Le *Pilgrim* n'était plus qu'à deux demi encablures de la côte, c'est-à-dire presque à toucher les récifs. Son flanc de tribord baignait déjà dans l'écume blanche du ressac. A chaque instant, le novice pouvait croire que la quille du bâtiment allait heurter quelque fond de roche.

Tout à coup, Dick Sand reconnut, à un changement dans la couleur de l'eau, qu'une passe s'allongeait entre les récifs. Il fallait sans hésiter s'y engager hardiment, afin de faire côte le plus près possible du rivage.

Le novice n'hésita pas. Un coup de barre lança le navire dans l'étroit et sinueux chenal. EN CET ENDROIT, LA MER ÉTAIT PLUS FURIEUSE ENCORE, et les lames rebondissaient jusque sur le pont.

Les noirs étaient postés à l'avant, près des barils, attendant les ordres du novice.

—Filez l'huile ! Filez ! cria Dick Sand.

Sous cette huile qu'on lui versait à flots, la mer se calma, comme par enchantement, quitte à redevenir plus effroyable un instant après.

Le *Pilgrim* glissa rapidement sur ces eaux lubrifiées et pointa droit vers le rivage.

Soudain, un choc eut lieu. Le navire, soulevé par une lame formidable, venait de s'échouer, et sa mâture était tombée sans blesser personne.

La coque du *Pilgrim*, entr'ouverte au choc, fut envahie par l'eau avec une extrême violence. Mais le rivage n'était pas à une demi-encablure, et une chaîne de petites roches noires permettait de l'atteindre assez facilement.

Aussi, dix minutes après, tous ceux que portait le *Pilgrim* avaient-ils débarqué au pied de la falaise.

(La suite au prochain numéro.)

LA VIE EN PLEIN AIR

Les Arabes disent que parmi les hommes marqués du doigt de Dieu, les premiers sont les Robustes, les seconds les Savants.

Les Robustes conquièrent la quiétude nécessaire aux études des lettrés et jettent l'idée que les savants approfondissent ; sans eux l'ignorance régnerait dans le monde. Le Robuste n'a jamais été jeune, il ne vieillit pas, il reste viril : son front a toujours eu les rides de la sagesse, ses yeux sont brillants, sa narine dilatée jusqu'à l'heure de la mort.

A la guerre il est intrépide, il est brave aussi dans les luttes de la vie, son cœur est large, sa main puissante ; à cheval il est souple, à pied inébranlable, il est ardent sans être fougueux en amour, en guerre comme en chasse.

Par-dessus tout il aime Dieu et sa création.

Les Arabes appellent M. Ferdinand de Lesseps un Robuste.

Certes nous ne voulons pas faire ici le portrait du Grand Français comme l'a heureusement appelé une bouche éloquente, encore moins nier le savoir de l'ingénieur illustre, membre de l'Académie des sciences ; mais l'homme de cheval et de poudre, le sportsman et le veneur nous appartient.

Né et élevé à Tunis auprès de son père Mathieu de Lesseps, consul de France, son premier jouet fut un fusil, son second un cheval ; avec son frère Jules il fit la grande école buissonnière à travers les maquis. A vingt ans il était cavalier renommé et tireur envié. La vie commença pour lui dans un galop de chasse et par des triomphes cynégétiques.

A l'heure qu'il est, son bras est ferme et sa main sûre ; dans ses rares heures, de loisir il tire au pistolet et envoie sa balle dans un canon du fusil qui lui sert de cible, il décoiffe une bouteille sans la briser. Il y a une quinzaine de jours, chassant chez M. Guichard, il fit, sur un faisan, le plus beau coup de fusil de la séance.

A Tunis, il a, dans une journée, tué jusqu'à cinquante-quatre sangliers. On parle encore de cette prouesse, vieille d'un demi-siècle !

C'est en 1832 qu'il alla pour la première fois en Egypte ; comme d'autres emportent leur carton à chapeau, il emmena son cheval favori.

C'était un barbe admirable de vitesse et de fond. Les pachas le plaisantèrent d'avoir amené des États barbaresques un che-

val dans un pays qui tirait les siens du Nedj. Il proposa une lutte, et l'on organisa une course de seize chevaux, divisés en quatre pelotons : le tunisien fut le vainqueur des vainqueurs. C'est ainsi que furent fondées les courses annuelles d'Alexandre.

Ce même cheval fit triomphalement aussi une chasse à la gazelle dans le désert de Suez, chasse qui dura huit jours et mit sur les dents les meilleurs chevaux du prince Halim. Parmi les chasseurs se trouvait un lord anglais qui avait amené une jument pur sang : la noble bête mourut à la fin de la première journée faisant perdre à son propriétaire un pari de vingt-cinq mille francs tenu par le prince Halim. Quant au barbe, il fournit une longue carrière cynégétique et devint célèbre parmi les Arabes du désert.

La dernière chasse à la gazelle, en Egypte, qu'a faite M. Ferdinand de Lesseps, a eu lieu, il y a deux ans, en compagnie du grand duc Alexis de Russie. Le tableau était royal.

Au commencement de la conquête, M. Ferdinand de Lesseps se trouvait en touriste à Alger ; l'on se battait à Douéra et à Boufarik. Malgré tous les avis, il partit en chasse dans la Mitidja, en compagnie de M. Thierry et de M. Deval, fils de notre premier consul auprès du Dey. Leurs carniers se boudaient de lièvres et de perdreaux lorsqu'ils tombèrent dans un parti de hadjoutes. On glissa les balles dans les canons ; cette précaution de soldat prise, le diplomate se révéla ; malgré quelques coups de fusils échangés, il arriva à parlementer et il le fit avec tant de finesse et d'à-propos qu'il ramena à Alger les hadjoutes faire leur soumission à la France.

En route, les Arabes lui rabattirent le gibier : ce fut une de ses plus belles journées de chasse.

Sait-on que ce fut à cheval et à la suite d'une partie de chasse que M. de Lesseps obtint la concession de l'isthme de Suez ?

Il attendait depuis longtemps le moment favorable pour expliquer son projet au vice-roi, et le mettre au courant du système, nouveau pour lui, des associations financières, qui peuvent apporter dans un pays des capitaux sans ôter au souverain son influence et en l'aidant, au contraire, à augmenter sa puissance par des moyens destinés à favoriser la prospérité publique.

Zulfikar-Pacha, ami d'enfance et ministre de Mohammed-Saïd, avait promis à M. de Lesseps de le prévenir lorsqu'à l'heure serait propice. Il était en chasse lorsqu'il reçut l'avis d'accourir.

Le vice-roi traversait le désert lybique pour se rendre d'Alexandrie au Caire, il était accompagné d'une petite armée de 11,000 hommes. Il avait installé son camp sur les ruines de Mareia, au delà du lac Maréotis. C'est là que M. Ferdinand de Lesseps alla le rejoindre.

Mohammed-Saïd, fastueux comme un prince d'Orient, avait établi sa tente sur une éminence et l'avait fait entourer d'un rempart en pierre sèche avec embrasures dans lesquelles s'allongeaient des canons brillants ; le vice-roi était fier de cet appareil militaire : c'était de la grande *fantasia*.

Le 30 novembre 1854, Mohammed-Saïd étant de belle humeur, Zulfikar-Pacha fit prévenir M. de Lesseps qui arriva à cheval dans l'enceinte fortifiée. Le vice-roi accueillit son projet et l'engagea à aller dans sa tente lui préparer un rapport.

Il fallait frapper l'esprit de ce prince amateur du *fantasia* et conquérir l'admiration des grands de l'entourage.

Il s'élança sur son cheval, au risque de se casser le cou, franchit le parapet et descendit la pente au galop.

Le rapport demandé était prêt comme on le pense. Il revint dans l'enceinte par la même voie et aux mêmes périls. L'admiration fut générale, et les Égyptiens dirent :

—C'est un Robuste !

Séance tenante la concession fut accordée.

On sait le reste.

M. de Lesseps fonda Ismaïlia, et tout le

temps qu'il passa dans l'isthme pour surveiller les travaux fut, pour ainsi dire, une longue partie de chasse.

Dans sa grande campagne de propagande à travers l'Europe il a chassé partout, laissant partout la réputation d'un tireur de *primo cartello* et d'un cavalier accompli.

A son dernier voyage dans l'isthme de Panama, il aperçoit sur la rive du Rio-Grande un caïman *querens quem devoret*.

Il saute sur sa carabine, l'affronte et le tue.

—Cela m'a rappelé mes chasses aux crocodiles dans la Haute-Egypte et mes exploits de jeunesse, me dit-il.

M. Ferdinand de Lesseps possède un petit domaine dans le Berry. C'est là où il va se reposer lorsqu'il a quelques jours de loisirs. La chasse est un de ses passe-temps favoris.

Il y a trois semaines environ, il fut invité par M. le duc de Valençay, à assister à une chasse à courre. M. F. de Lesseps suivait la chasse avec l'ardeur qu'on lui connaît, lorsque son cheval trébucha et roula avec lui sur le sol. Il se releva un peu meurtri, cependant il se remit en selle et continua la poursuite.

Il souffrait toutefois de l'épaule droite.

Il y a quelques jours, le baron Larrey, son collègue à l'Académie, va le voir et s'informer de l'état de sa santé.

—Je vais bien ; seulement, je souffre un peu de l'épaule.

Et M. de Lesseps lui raconte les détails de sa chute.

—Voyons, lui dit le docteur, essayez d'atteindre votre oreille gauche avec la main droite.

M. de Lesseps essaie et ne peut pas.

—Laissez-moi vous examiner, dit le baron Larrey. Mais venez avec la clavicle cassée, ajouta-t-il. Elle s'est remise naturellement, et vous n'avez plus qu'à continuer... à ne rien faire.

Aujourd'hui, la fracture est remise, et M. de Lesseps peut se pincer l'oreille gauche avec la main droite.

En le quittant, le baron Larrey lui a dit :

—Tout autre à votre place serait couché et dolent. Vous êtes réellement... robuste !

FLORIAN PHARAON.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le *fac-simile* de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux. — Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Opérateurs* et les *Chanteurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

UN RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par "Atas".

LES FUNÉRAILLES DE CÉSAR

Une scène, ménagée avec art, acheva de livrer la villa entière à Antoine. Un bûcher avait été dressé dans le Champ de Mars. Mais c'était au Forum que devait être prononcé l'éloge funèbre. On y porta le corps en grand appareil, sur un lit divoire, qui fut déposé devant les Rostres, et Antoine se plaça à côté du mort. "Il n'est pas juste, dit-il, qu'un si grand homme soit loué par moi seul. Ecoutez la voix de la patrie elle-même." Et il lut lentement les décrets du sénat qui accordaient à César des honneurs divins, qui le déclaraient saint, inviolable, père de la patrie. Comme il prononçait ces derniers mots, il ajouta, en se tournant vers le lit funèbre : "Et voici la preuve de leur clémence ! Auprès de lui, tous avaient trouvé un sûr asile, et lui-même n'a pu se sauver ; ils l'ont assassiné. Ils avaient juré cependant de le défendre, ils avaient voué aux dieux quiconque ne le couvrirait pas de son corps !" Tendant alors les mains vers le Capitole : "O toi, Jupiter, gardien de cette ville, et vous tous, dieux du ciel, je vous atteste : je suis prêt à tenir mon serment, je suis prêt à le venger."

Alors il s'approcha du corps, entonna un hymne, comme en l'honneur d'un dieu, puis, d'une voix rapide et enflammée, il rappela ses guerres, ses combats, ses conquêtes : "O toi, héros invincible, tu n'as échappé à tant de batailles que pour venir tomber au milieu de nous !" et à ces mots, il arrache la toge qui couvrait le cadavre, il montre le sang qui la tache, les coups dont elle est percée. Les sanglots de la foule éclatent et se mêlent aux siens ; mais ce n'est pas assez. Le corps de César renversé sur le lit était caché aux yeux. Tout à coup on vit se dresser le cadavre, avec les vingt-trois blessures à la poitrine et au visage ; et en même temps le chœur funèbre chantait : "Je ne les ai donc sauvés que pour mourir par eux."

Le peuple croit que César lui-même se lève de sa couche funèbre pour lui demander vengeance. Ils courent à la curie où il a été frappé, et l'incendient ; ils cherchent les meurtriers, et, trompés par le nom, ils mettent en pie es un tribun qu'ils prennent pour Cinna, le prêtre. Des ruines embrasées de la curie, ils saisissent des brandons qu'ils lancent contre les maisons des conjurés ; puis ils reviennent au corps, le prennent et veulent le brûler dans le temple même de Jupiter. Sur l'opposition des prêtres, ils le rapportent au Forum, au lieu où s'élevait le palais des rois. Pour lui faire un bûcher, on brise les tribunaux et les bancs ; les soldats y jettent leurs javelots, les vétérans leurs couronnes, leurs armes d'honneur, leurs dons militaires ; les femmes leurs parures ; on crut voir les Dioscures, Castor et Pollux, apporter eux-mêmes la première torche enflammée. Le peuple passa la nuit entière autour du bûcher. Une comète, qui vers ce temps là se montra au ciel, parut justifier l'apothéose. On s'écria que César était reçu parmi les dieux, et, pour la multitude, ce fut un acte de foi. Afin de consacrer cette croyance populaire et de la rendre plus durable par une image sensible, Octave dressa, dans le temple de Vénus, une statue d'airain de son père adoptif avec une étoile d'or sur la tête ; des médailles représentent ainsi le nouveau dieu.

Indigestion. — La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible d'estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver le foie et les rognons à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,
646, rue Ste-Catherine, Montréal.